

# MÉMOIRES

DE LA

## SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE INDO-CHINOISE

DE FRANCE

Publiés sous la direction de M. le M<sup>re</sup> DE CROIZIER, Président,

AVEC LE CONCOURS DE

MM. Édouard Dulaurier, Membre de l'Institut, Professeur à l'École des Langues Orientales  
et l'Abbé Favre, Professeur à l'École des Langues Orientales, Vice-Présidents ;  
Aristide Marre, Officier de l'Université, Secrétaire général ;  
Commandant C. de Lagrée, chef de bataillon en retraite, et Adolphe Nibelle, Secrétaires,

ET DE

MM. Étienne Aymonier ; F. d'Azevedo ; François Bazin ; D<sup>r</sup> E.-L. Bertherand ; Louis Bonnefont ;  
Abbé C.-E. Bouillevaux ; A. Brunialti ; H. Burmeister ; H. Émile Chevalier ; Eugène Cortambert ;  
Lieutenant de vaisseau Delaporte ; Jean Dupuis ; Abbé Durand ; Ludwig Ewald ;  
Léon Feer ; Garcin de Tassy, de l'Institut ; Mariano Grassi ; Gabriel Gravier ; D<sup>r</sup> G. Harmand ; Baron F. de Hellwald ;  
Marquis d'Hervey de Saint-Denis ; Arsène Houssaye ; Henry Houssaye ;  
D<sup>r</sup> Legrand ; A. de Longpérier, de l'Institut ; Lycklama A. Nijeholt ; Comte Marescalchi ;  
A.-F. von Mehren ; Abel des Michels ; Mirza-Abdoullah Khan ;  
Lieutenant de vaisseau Moura ; D<sup>r</sup> Obst ; Baron de Ravisi ; J.-N. de Sadowski ;  
R. de Saint-Arroman ; Sciutto-Patti ; A.-B. Stout ;  
Torres Caicedo ; Colonel Valette ; L. Vossion ; D<sup>r</sup> E.-J. Wappœus ;  
Et autres Orientalistes et Économistes français et étrangers, Membres, Correspondants et Délégués de la Société.

---

TOME I

ANNÉES 1877-1878

---

PARIS

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ, 9, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE

CHALLAMEL AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR, | ERNEST LEROUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
5, rue Jacob. | 28, rue Bonaparte.

1879



Pen. 4° 5713



M. L'ABBÉ C.-E. BOUILLEVAUX

ANCIEN MISSIONNAIRE EN INDO-CHINE, CURÉ DE LONGEVILLE (HAUTE-MARNE), PREMIER EXPLORATEUR  
DES RUINES DE L'ANCIEN CAMBODGE (1850).

*Membre correspondant de la Société Académique Indo-Chinoise*

*D'après une photographie.*

MA VISITE  
AUX  
RUINES CAMBODGIENNES  
EN 1850

PAR

M. L'ABBÉ C.-E. BOUILLEVAUX

ANCIEN MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE EN INDO-CHINE, CURÉ DE LONGEVILLE.  
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE  
INDO-CHINOISE.



INTRODUCTION PAR M. LE MARQUIS DE CROIZIER  
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE INDO-CHINOISE.

INTRODUCTION

« Protestons contre certain système d'exagération et de charla-  
« tunisme. On prétend avoir fait, au Cambodge et ailleurs, des  
« découvertes précieuses. La plupart de ces belles découvertes  
« étaient connues depuis fort longtemps. Ainsi, par exemple, la  
« belle pagode d'Angkor et les ruines d'Angkor-Thôm n'ont pas été  
« retrouvées par Mouhot, comme on le dit, par la bonne raison  
« qu'elles n'ont jamais été oubliées ni perdues. Les missionnaires  
« les connaissaient et en parlent succinctement. Les voyageurs por-  
« tugais du xvi<sup>e</sup> siècle les avaient visitées, et enfin certains chroni-  
« queurs chinois du xiii<sup>e</sup> siècle les mentionnent dans leurs récits,  
TOME I. 1878. 1



pen. 6° 5713

« d'une façon plus ou moins claire. Mouhot a vu Angkor après plu-  
 « sieurs autres, et en particulier après moi. Son voyage ayant eu  
 « une grande publicité, il a fait connaître ce pays à beaucoup de  
 « lecteurs. MM. les officiers de l'expédition du Mékhong, M. de  
 « La Grée surtout, ont étudié ces monuments d'une manière spéciale,  
 « et en ont donné des descriptions intéressantes. Cela est vrai...  
 « Mais n'exagérons rien (1) !...

« La langue cambodgienne n'a point été découverte, étudiée et  
 « parlée par les Européens, seulement depuis la conquête de la  
 « Cochinchine française, comme on voudrait le faire croire. Il y a  
 « plus de cent ans, M. Gervais Levavasseur avait étudié, connais-  
 « sait et parlait fort bien la langue khmêr. Ce missionnaire a traduit  
 « des livres sacrés cambodgiens, il a même composé un dictionnaire  
 « que nous avons encore et qui, pas plus que d'autres travaux  
 « des missionnaires, n'est resté inconnu à certain savant de  
 « Saïgon (2)... »

Ainsi s'exprime dans son beau livre, *l'Annam et le Cambodge*, M. l'abbé C.-E. Bouillevaux, ancien missionnaire au Cambodge, à Siam, au Laos, en Cochinchine et dans l'Annam, de 1848 à 1856, ancien curé de Choquan, de 1867 à 1874, et aujourd'hui curé de Longeville, près Montier-en-Der (Haute-Marne). M. Bouillevaux est d'autant plus autorisé à parler de cette façon qu'il est le premier voyageur contemporain qui ait vu et décrit les monuments khmêrs, et le premier Européen qui ait pu reconstituer l'histoire de l'Annam et du Cambodge, jusque-là à peu près complètement inconnue. Son livre est certainement, au triple point de vue de la géographie, de l'histoire et de l'ethnographie, le travail le plus consciencieux et le plus intéressant qui ait été encore publié sur la partie orientale de

(1) *l'Annam et le Cambodge, voyages et notices historiques, accompagnés d'une carte géographique*, 1 vol. in-8 de 537 p. Paris, Palmé, 1874; p. 131.

(2) *Ibid.*, p. 102.

la péninsule indo-chinoise. A l'encontre des autres voyageurs, M. de La Grée excepté, qui n'ont jamais conversé avec les indigènes qu'à l'aide d'interprètes et qui n'ont pu que faire traduire les documents indigènes, M. Bouillevaux n'a commencé ses voyages et ses travaux que lorsqu'il a été en possession complète du cambodgien et de l'annamite.

Son exploration archéologique aux ruines khmêrs des provinces de Bâttâ-Bong et d'Angkor remonte à 1850. Il en a publié le récit à son retour en France, en 1856, dans son premier ouvrage intitulé : *Voyage dans l'Indo-Chine* (1).

La priorité pour l'exploration des monuments de l'ancien Cambodge lui appartient donc d'une façon incontestable, et son nom doit primer celui de tous les autres voyageurs.

C'est là une vérité indéniable qui a été méconnue par plus d'un auteur, ami de la vérité, mais encore plus de Platon. Depuis trente ans bientôt, elle n'a été proclamée par personne; elle n'a été imprimée nulle part. On n'a guère mis, il faut le constater, de bonne volonté à la trouver.

Dans ses *Notes historiques sur la nation annamite* (2), M. Legrand de la Liraye, l'un des hommes qui ont le mieux connu l'Annam, — il était inspecteur des affaires indigènes et interprète du gouvernement, — a bien montré tout le cas qu'il faisait de M. Bouillevaux, mais son sujet ne comportait pas un exposé des découvertes archéologiques du savant missionnaire : « C'est assurément dans cet ouvrage, a-t-il écrit en parlant de la première publication de M. Bouillevaux, que l'on trouve le meilleur et le plus complet résumé de l'histoire annamite et cambod-

(1) *Voyage dans l'Indo-Chine*, 1848-56, avec carte du Cambodge et d'une partie des royaumes limitrophes. In-12 de 376 p. Bar-le-Duc, imp. V. Laguerre; Paris, V. Palmé, 1857. V. chap. vi, p. 234-263.

(2) 1 vol. in-8, Saïgon, imp. imp., 1866; p. 4.

gienne, la meilleure appréciation des mœurs et des coutumes du pays, jointes au talent d'un récit facile et spirituel de toutes les circonstances dans lesquelles s'est trouvé ce missionnaire. » M. Legrand de la Liraye est, du reste, au-dessus de tout soupçon de partialité. Quant à M. Francis Garnier, qui a largement puisé dans les travaux de M. Bouillevaux pour son *Essai historique sur le Cambodge* (1) et qui a cité le *Voyage dans l'Indo-Chine* (2), on est vraiment en droit de s'étonner, qu'il n'ait pas même rangé M. Bouillevaux au nombre des voyageurs qui ont visité avant lui les ruines Khmêrs, et qu'il ne l'ait pas fait figurer dans l'index alphabétique placé à la fin du tome I<sup>er</sup> du *Voyage d'Exploration* (3). La disparition complète des exemplaires du *Voyage dans l'Indo-Chine* de M. Bouillevaux explique le silence des autres auteurs, et il a fallu l'apparition de son second ouvrage *l'Annam et le Cambodge* et ses travaux historiques au *Courrier de Saïgon* (4) pour appeler l'attention sur son nom.

L'abbé Bouillevaux ne s'était jamais ému de l'injustice qui lui était faite. Le bon prêtre, comme le sage de La Bruyère, guérit de l'ambition par l'ambition même; il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner aux satisfactions humaines; il a même besoin d'effort pour ne pas trop les dédaigner.

Craignant moins, selon la belle expression de Fénelon, une injustice que de la commettre, M. Bouillevaux s'était décidé à grand'peine et sur les instances des siens, à faire entrer dans son dernier ouvrage quelques lignes de protestation que nous avons citées et il ne se serait jamais résolu à introduire une revendication devant les sociétés savantes. C'est un soin que nous avons pris pour lui; nous en

(1) *Voy. d'Expl. de la Commission du Mè : khong*, t. I<sup>er</sup>, p. 97-152.

(2) *Ibid.*, p. 136.

(3) P. 569-574.

(4) *Journal officiel de la Cochinchine, études sur l'histoire d'Annam*, feuillets 1871-72-73-74.

avons appelé devant la Société Académique Indo-Chinoise de l'incroyable oubli dans lequel avait été laissé son nom, comme nous avons revendiqué devant le Congrès International des Sciences Géographiques, pour l'illustre chef de l'exploration du Më:khong, le regretté commandant de La Grée, la découverte de vingt monuments nouveaux et les premiers travaux didactiques sur l'art Khmër; pour Henri Mouhot la vulgarisation, par la publication de ses notes et dessins posthumes, des vestiges de la civilisation de l'ancien Cambodge, et pour le lieutenant de vaisseau Delaporte, la direction de la mission archéologique et la création du musée Khmër.

Dans sa première séance, le 29 octobre 1877, la Société Académique Indo-Chinoise a décerné, à l'unanimité des voix, le titre honorifique de membre correspondant à M. l'abbé Bouillevaux. La partie du procès-verbal de la séance relative à cette élection a été reproduite par les principaux organes de la presse et reçue en communication par les corps savants.

C'est donc un fait dûment acquis à la science que l'abbé Bouillevaux a, le premier de tous les voyageurs contemporains, *visité et décrit* les monuments Khmërs.

Il a précédé, dans la voie des explorations, l'Anglais King de sept ans, le Français Henri Mouhot de douze ans, le commandant de La Grée de treize années, le docteur allemand Bastian de quatorze, les Anglais Kennedy et Thomson de seize, la commission d'exploration du Më:khong de dix-huit et la mission archéologique Delaporte de vingt-trois années.

L'illustration qui doit s'attacher à la mémoire de M. de La Grée n'a rien à perdre à la constatation de ce fait historique; les services rendus à l'étude des antiquités cambodgiennes par les Mouhot, les Delaporte, les Faraut et les autres explorateurs et par les Rémusat, Fergusson, les Pallegoix, les Garnier, les Forest, les House, les Campbell et les autres orientalistes, restent absolument intacts.

L'archéologie Khmèr offre un champ assez vaste aux recherches scientifiques pour que tous ceux qui en abordent l'étude puissent s'y faire une place.

M<sup>o</sup> DE CROIZIER.

---

MA VISITE  
AUX  
RUINES CAMBODGIENNES  
EN 1850

---

Ordonné prêtre par M<sup>sr</sup> Affre, le martyr des barricades, quelques jours avant sa mort, j'étais en 1849 et 1850 dans l'Annam, la terre classique du martyr. Le nouveau roi de ce pays, Sa Majesté Tù-Dùc, avait renouvelé les édits de persécution de son aïeul Minh-Mang, de sanglante mémoire, et une prime de trente barres d'argent (lingot valant quatre-vingts et quelques francs) était promise à celui qui livrerait un missionnaire européen.

Le martyr rêvé à trois mille lieues de distance enflamme les imaginations, mais vu de près, il n'en est pas tout à fait de même, surtout quand il faut l'attendre caché dans le coin infect d'une sombre cabane cochinchinoise.

En 1849, c'était une triste existence que celle passée sur les bords du Mè-Không chanté autrefois par l'infortuné Camoëns; et puis vous étiez environné de traîtres désireux de battre monnaie en vous livrant aux mandarins.

En août 1850, j'étais caché à Daù-Nu'oc, province de Chaù-dòc, dans la maison d'un certain Ly-Phung, qui depuis a été lui-même martyrisé.

Ly-Phung ne manquait pas de dévouement, dévouement dont il

retirait du reste quelques bénéfices ; mais sa position dominante dans la chrétienté qu'il habitait l'avait rendu parfois arrogant, et il s'était fait de nombreux ennemis. On sut qu'un paysan du voisinage connaissait, ou du moins soupçonnait fort, la présence d'un Européen dans le village de Daû-Nu'oc.

Ly-Phung était un homme hardi et même audacieux pour un Annamite ; cependant, craignant d'être dénoncé, et d'accord avec les chefs de la chrétienté, il crut prudent de me conseiller de passer au Cambodge.

Pour éviter la douane de la frontière située sur le grand fleuve, la plus sévère de toutes, disait-on, je suivis un canal qui devait me conduire dans la province cambodgienne de Bâ-phnôm.

Quand ma barque eut dépassé la frontière annamite, je montai sur son toit de feuilles et de bambous et j'y passai la plus grande partie de la nuit, respirant à pleins poumons l'air de la liberté. Le Cambodge ne passait pas pour être la terre promise des missionnaires, mais on y était libre, et c'est quelque chose que la liberté ! Du haut de ma barque, pendant cette belle nuit, je saluai le vieux Maha Nocôr Khmèr (l'illustre royaume du Cambodge) par des chants enthousiastes. Je n'avais alors qu'une connaissance fort imparfaite de cet antique royaume : j'avais cependant déjà parcouru le travail d'Abel Rémusat sur les chroniqueurs chinois qui décrivent le Tchîn-La (Chan-Lap, Cambodge) ; j'avais lu les récits des missionnaires, en particulier certains passages qui parlent d'Angcor et de l'ancienne splendeur de l'empire Khmèr. Ma curiosité était éveillée. Ayant toujours aimé les études archéologiques, historiques et géographiques, je me proposais de m'en occuper, autant que ma position me le permettrait.

Quand nous fûmes hors de la portée des sbires annamites, nous quittâmes le canal latéral que nous avions suivi pour rentrer dans le Mè-Không. Nous arrivâmes bientôt vis-à-vis de Kien-Soai, lieu de pèlerinage renommé chez les bouddhistes du Cambodge. Enfin, nous aperçûmes la pyramide située au sommet de la petite montagne qui donne son nom à Phnôm-Pênh.

A cette époque, le sanctuaire bouddhique, bâti au haut de cette colline, était en assez mauvais état ; il avait, je le crois, été incendié ; c'était une ruine de briques et de bois, sans caractère architectural. De grands arbres, à moitié morts, environnaient la pagode et servaient de perchoirs à quelques pélicans mélancoliques.

Après cinq ou six heures de navigation sur la rivière qui vient du Grand Lac, je débarquai à Pinhalu, village chrétien, alors chef-lieu de la mission catholique du Cambodge.

A environ une lieue de Pinhalu, se trouve un groupe de petites montagnes, appelé Phnôm-Bat où l'on voit les sépultures de plusieurs rois du Maha Nocôr Khmêr. On y voit aussi les ruines de plusieurs pagodes. Le supérieur du collège de Saint-Joseph mena un jour ses élèves en promenade à Phnôm-Bat, et je fus de la partie ; ce fut un agréable voyage. Nous arrivâmes sur les bords d'un petit lac, où pêchaient de nombreux oiseaux que notre présence n'intimidait pas beaucoup. Après avoir traversé le lac, nous continuâmes notre course à travers la forêt jusqu'aux montagnes des sépultures royales. Nous ne trouvâmes là que des ruines, et des ruines sans valeur au point de vue de l'art. J'aperçus bien quelques débris de pierres de grès assez finement sculptées, mais elles paraissaient avoir été apportées d'ailleurs.

La plus grande des pagodes de Phnôm-Bat a été bâtie par Ang-In, père d'Ang-Duong et aïeul de Norodom. Ce temple bouddhique a été incendié, me dit-on, par le feu du ciel. On voit encore debout de grands murs et d'énormes colonnes en briques. Au fond du temple est la statue d'un Bouddha assis, ayant au moins trente ou quarante pieds de haut. Comment Ang-Duong n'avait-il pas réparé ce temple élevé par son père?... Le système des réparations n'entre pas dans les habitudes cambodgiennes : un roi bâtit une ville, un palais, une pagode, son successeur bâtit une autre ville, un autre palais, une autre pagode et ne s'occupe pas de réparer les monuments élevés par ses ancêtres ; c'est ce qui explique pourquoi nous rencontrons tant de ruines au Cambodge, ruines croulantes depuis des siècles, et que personne n'a jamais pensé à restaurer.

Le centre d'action de l'ancienne race des Khmêrs, au temps de sa grandeur, semble avoir été les provinces voisines du Grand-Lac ; aussi, c'est là où l'on rencontre les plus nombreux restes d'architecture. Angcor a été longtemps comme le cœur du pays, et c'est dans cette antique cité, et dans les environs, que nous trouvons les plus beaux monuments de l'architecture Khmêr.

Ce fut vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle que les Européens virent pour la première fois les monuments du Cambodge. Le roi Khmêr, Prêa Ang-Chan, qui régna de 1516 à 1566, accueillit dans son pays, les hommes de l'Occident, missionnaires et autres. Ce prince rendit un peu de lustre au vieil empire de Kamphôxa (Cambodia, Cambodge).

Son fils, Prêa Borom-Réachéa, pendant un règne de dix ans, prit à son service des aventuriers de toute nation. A la suite d'une guerre heureuse contre les Siamois, en 1570, il enleva à ces derniers la province d'Angcoreich (mu 'ang Korat) située au nord-est d'Angcor. C'est alors, que les Européens visitèrent, probablement pour la première fois, l'ancienne capitale Khmêr, abandonnée déjà depuis longtemps.

Quand, en 1583, Phra Narêt, roi de Siam, vainquit Prêa Sotha, fils de Prêa Barom-Réachéa, et s'empara de Louvek (Lavêk, nouvelle capitale du Cambodge, dont on voit encore des vestiges non loin d'Oudông), il trouva dans la ville quelques Européens et avec eux plusieurs missionnaires.

Parmi les Occidentaux qui s'étaient attachés à Prêa Sotha et qui aidèrent à replacer sur le trône son fils Néac Tôn (le Prahuncar des chroniqueurs), on cite Jacques Velose, Blaz Ruiz et Luis Beloso : ce dernier, chrétien peu édifiant, aurait vécu avec des princesses cambodgiennes et en aurait eu une nombreuse postérité. Ses descendants constitueraient la tribu des Baku, gardienne du Prêa Khan, épée sacrée des rois Khmêrs.

En 1606, Christoval de Jaque écrivait lui-même sur les ruines de l'antique cité d'Angcor et les signalait à l'admiration du monde.

Pendant les xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, un certain nombre de mission-

naires, des voyageurs, des marchands portugais et hollandais séjournèrent au Cambodge : visitèrent-ils les monuments Khmers?... Voici ce qu'écrivait, en février 1783, M. Pierre Langenois, qui évangélisa pendant longtemps l'illustre royaume de Kamphôxa. Nous le citons avec son style plus ou moins correct.

« ..... Le Cambodge a des signes qu'il était jadis presque tout  
 « submergé, selon l'histoire chinoise, laquelle raconte que les tours  
 « de Banon à Battâmbâng et la forteresse de pierres à Angcor, si  
 « renommée dans ces parties-cy, et qui est la principale province  
 « du Cambodge, a été faite par les Malabares, environ vingt ans  
 « avant la naissance de Jésus-Christ, quand la mer était à côté,  
 « dont le grand lac est encore un reste : quand l'empereur de Chine  
 « envoya chercher le saint du côté de l'Occident, etc..... »

Quoi qu'il en soit de l'érudition du père Langenois, créole de Maurice qui ne savait pas très-bien le français et n'avait, sans doute, pas fait de grandes études littéraires, au moins est-il certain qu'il connaissait la pagode d'Angcor, la forteresse de pierres, comme il l'appelle.

Citons encore le père Langenois :

« ..... Angcor-vât regnum ædium bonziorum..... antiquissima  
 « regia, regni que exordium, ad aquilonem.... duplicem habens  
 « arcem et fanum lapideum celeberrimum..... cum mille bonziis  
 « in vicinore delubro posteriùs exstructo..... Indorum Babel prin-  
 « cepsque superstitionum, ab exercitu Siamensium, anno 1769 de-  
 « turbata et spoliata..... »

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le royaume Khmêr fut visité seulement par deux ou trois missionnaires, qui ne firent qu'y passer. Quand la chrétienté cambodgienne fut rétablie, je me trouvai agrégé à cette mission. Le premier voyage que je fis dans les provinces de Battâmbâng et d'Angcor eut lieu pendant les derniers mois de l'année 1850. Ce fut un voyage charmant. La saison des pluies se terminait ; l'inondation si considérable au Cambodge finissait aussi ; le soleil ranimait de ses rayons puissants toute la na-

ture, dont la force de végétation allait bientôt se trouver arrêtée par la saison sèche, qui, dans ce pays, dure jusqu'à la fin d'avril.

Le moyen le plus facile pour aller à Bâttâmbâng et à Angcor est de remonter la rivière qui vient du grand lac. Ce cours d'eau présente un phénomène, peut-être unique, dans la géographie : pendant les mois de l'inondation, les eaux qui viennent du Laos et du Thibet remontent vers le grand lac; à la fin de l'inondation, le courant retourne sur lui-même et se dirige vers la mer de Chine.

Notre navigation sur le Tonli-Sap (grand lac) fut très-facile; il n'en est pas de même à la fin de la saison sèche. Il y a alors très-peu d'eau dans certaines parties du lac et les grandes barques ont de la peine à se frayer un passage. Le Tonli-Sap, quand il est gonflé par les eaux du Mê-không, a aussi quelquefois ses tempêtes, qui ne sont pas sans danger; alors, ce qu'il y a de mieux à faire pour les navigateurs, c'est de s'enfoncer dans la forêt inondée, si leur barque peut y pénétrer.

Nous arrivâmes, sans aventures notables, à l'embouchure de la rivière de Pursat, dans le Tonli-Sap. On voyait là, encore debout, une colonne qui avait servi à supporter un miradore, sorte de poste aérien que les Annamites, sous Minh-Mang, alors qu'ils étaient les maîtres du pays, avaient établi pour surveiller le lac.

Le roi Neac-Ang-Chan, dont nous avons parlé plus haut, établit sa résidence dans la province de Pursat de 1516 à 1528; il transporta ensuite le siège du gouvernement à Louvek. C'était la crainte des Siamois qui avait forcé les princes khmêrs à s'établir au sud du Grand-Lac.

Nous ne sachions pas qu'ils aient laissé là des monuments remarquables, en souvenir de leur séjour. La grande époque, où les artistes khmêrs couvraient le Laos méridional et les rives septentrionales du Tonli-Sap de splendides édifices, était à jamais passée.

A l'ouest et au sud-ouest de Pursat existe un massif montagneux qui, se prolongeant du côté du golfe de Siam, forme un plateau assez élevé où croît un cardamome très-renommé.

Après avoir quitté la rivière de Pursat, notre barque, favo-

risée par une jolie brise, se dirige rapidement vers le péam mot pir (embouchure de la rivière Bâttâmbâng). Un de nos conducteurs, vrai marin d'eau douce, a le mal de mer. Nous entrons dans le péam mot pir, après des chasses merveilleuses. Nous gagnons Bâttâmbâng, en suivant les nombreux détours de la rivière. Autrefois on suivait, et on peut encore le faire dans les grandes eaux, une voie plus courte qui passe non loin de Bassette.

Je rencontrai dans la petite chrétienté de Bâttâmbâng mon confrère, M. Cordier, aujourd'hui supérieur de la mission du Cambodge.

La province dans laquelle je me trouvais dépend du royaume de Siam depuis environ un siècle ; autrefois c'était un des beaux fleurons de la couronne des princes khmêrs et ils y ont laissé des traces de leur domination à Votek, à Banone et à Bassette. Nous nous rendîmes en barque à la pagode de Votek : c'est un joli petit édifice qui, quoique dégradé, atteste l'habileté des artistes khmêrs. La pagode de Banone, que nous allâmes visiter en remontant assez haut la rivière de Bâttâmbâng, est beaucoup plus considérable que Votek : on y voit neuf tours reliées entre elles par des galeries qui renferment un grand nombre de statues de divinités bouddhiques et brahmaniques. Au pied des collines, sur l'une desquelles est bâtie la pagode de Banone, se trouve une grotte profonde où les indigènes vont chercher la science de l'avenir, qu'ils prétendent connaître en examinant la disposition des stalactites et des stalagmites de cette caverne.

J'allai pour la première fois à Bassette en 1850. L'ancien monument, élevé là par les rois khmêrs, est beaucoup moins bien conservé que les pagodes de Votek et de Banone ; c'est une ruine où on ne trouve plus debout que quelques pans de murs et quelques colonnes : j'y admirai plusieurs morceaux de belles sculptures. En 1854 et 1855, étant missionnaire en résidence à Bâttâmbâng, j'allai plusieurs fois me promener du côté de Bassette avec mes élèves et quelques chrétiens. Pendant la saison sèche, c'était une promenade fort agréable. Nous prenions au piège des tourterelles

et d'autres oiseaux; nous pêchions parfois des tortues, dans l'ancien bassin situé près des ruines, et même nous pouvions nous régaler d'un rayon de miel que les abeilles avaient été suspendre aux grands arbres qui croissent au milieu du palais des princes du Cambodge. D'après la légende populaire, ces ruines seraient les restes d'une habitation des souverains du pays.

Pour apprécier à leur juste valeur la richesse et la civilisation de l'ancien Cambodge, il faut aller à Angcor, de l'autre côté du Grand-Lac, à peu près à deux journées de Bâtâmbâng. C'est là qu'on peut avoir une idée exacte de ce qu'a été autrefois le Maha Nocôr Khmêr.

Au sortir de la rivière de Bâtâmbâng, nous vîmes s'élever au-dessus des eaux, à quelques lieues de distance, la montagne appelée Phnôm-Crom. Au sommet de la montagne, existait jadis une pagode, dont il reste les ruines : on y voit sept tours encore debout. La plus grande, celle du milieu, est la plus dégradée; on y admire quelques fragments finement sculptés. Deux autres tours, mieux conservées, sont couvertes d'arabesques et d'ornements les plus gracieux et les plus délicats.

Pour aller visiter les grandes ruines qui se trouvent plus avant dans les terres, il faut d'abord gagner, en remontant une petite rivière, ou bien à pied, l'Angcor thmey (la nouvelle Angcor ou Siem-réap). C'est là qu'habite le gouverneur de la province, dans une citadelle environnée de murs épais en pierres de Biên-hoà. Ce gouverneur, quoiqu'il soit au service de Siam, est toujours choisi parmi les mandarins du pays. Si Son Excellence est de bonne humeur, et surtout si vous lui avez fait des présents, Elle vous facilitera le voyage d'Angcor-Vat et d'Angcor-Thôm; sinon, vous irez à pied, comme moi; et faire plus d'une lieue en plein midi, les pieds nus, sur un sable brûlant, n'est pas quelque chose de fort agréable.

Le merveilleux spectacle qui m'attendait me dédommagea de ma peine. J'arrivai, tout à coup, au sortir de la forêt, près d'une belle chaussée pavée de larges dalles, dont l'entrée était gardée par des lions sculptés d'une façon un peu fantaisiste.

Cette chaussée traverse d'immenses fossés transformés en marécages, où mangeait et se baignait un troupeau de buffles. [De chaque côté de l'avenue, je vis de petits édicules en partie détruits; les ruines en révélaient encore l'ancienne élégance.

Je traversai ensuite une première galerie dont trois tours à demi écroulées interrompent la longue ligne architecturale. Puis vient une seconde galerie intérieure. Ces deux cloîtres immenses, rectangulaires et concentriques, enveloppent la pagode proprement dite; ils sont assez étroits et couverts de bas-reliefs de la plus fine sculpture. Quand je les visitai, en décembre 1850, c'était un dépôt de toutes les divinités bouddhiques et brahmaniques en plus ou moins bon état. C'était aussi le refuge d'une multitude de chauve-souris, qui n'y laissaient pas un parfum fort agréable.

Au centre de ces galeries, et beaucoup plus élevée qu'elles, se dresse la forteresse de pierres, comme on l'appelle dans certains manuscrits; c'est Angkor-Vat. A chaque angle de ce gigantesque et splendide édifice, s'élève une belle tour ayant la forme d'une tiare immense. Au milieu se dresse une tour de même forme, mais plus élevée que les autres : elle a 56 mètres au-dessus du niveau de la chaussée. De grandes galeries, dont les murs sont décorés de sculptures, réunissent toutes ces tours. On monte à la pagode par quatre escaliers monumentaux. Cet édifice est bâti presque entièrement en pierres de grès admirablement fouillées par les artistes khmêrs. Il faut dire cependant que ces habiles ouvriers n'entendaient rien à sculpter la figure humaine. La pagode d'Angkor, chef-d'œuvre de la péninsule indo-chinoise, passe pour avoir été construite par le roi lépreux pour recevoir les livres sacrés apportés de Sroc-Langca (Ceylan).

Quand j'eus visité la pagode, je me dirigeai vers l'ancienne ville, autrefois séjour des rois. Notre marche fut inquiétée par les cris de Cambodgiens travaillant dans les environs, qui venaient d'apercevoir les traces d'un tigre; il paraît que les ruines d'Angkor-Thôm (Angkor-la-Grande) servent souvent de refuge à ces redoutables carnassiers. Je continuai quand même ma route. Bientôt, je franchis des remparts de près de 3 mètres d'épaisseur, encore en bon

état. Je pénétrai dans l'enceinte, en passant sous une porte monumentale assez bien conservée. De grandes avenues, actuellement obstruées par la végétation tropicale, conduisaient aux antiques monuments d'Angkor-Thôm. L'une de ces chaussées était gardée par cinquante géants de pierre, sentinelles grimaçantes, maintenant disloquées, reliées entre elles par les replis d'un serpent monstrueux.

A environ une demi-lieue du mur d'enceinte, je trouvai des ruines immenses qu'on me dit être celles du palais royal. Le genre d'architecture paraît ressembler à celui de la pagode; sur les murs, entièrement sculptés, je vis des combats d'éléphants, des hommes luttant avec la massue et la lance, d'autres tirant de l'arc et lançant trois flèches à la fois. — Ces ruines ne sont pas les seules; en dedans et en dehors de l'enceinte, dans un certain rayon autour de la vieille ville, on en rencontre un grand nombre. Une singulière fantaisie architecturale des artistes khmêrs et qui rappelle un peu le goût égyptien, c'est que des figures humaines, d'immenses têtes de Bouddha, placides et ineptes, constituent certains détails d'architecture et forment elles-mêmes des tours.

Tout ce que j'ai remarqué à Angkor me prouve, jusqu'à l'évidence, que le Cambodge a été autrefois riche, civilisé et beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est actuellement; mais toutes ces richesses ont disparu, cette civilisation est éteinte. Aujourd'hui, une épaisse forêt remplit l'enceinte de l'ancienne capitale et des arbres gigantesques croissent au milieu des palais en ruines.

On est envahi par la tristesse en voyant déserts des lieux qui ont été jadis le théâtre de scènes de grandeur et de plaisir. Rêvant au passé, pendant que le soleil s'abîmait lentement derrière les grands arbres de la forêt, je comparais les lignes que la nuit effaçait dans le paysage aux époques de la vie des peuples, quand la gloire et l'espérance cessent de leur prêter la magie de leurs couleurs.

Le petit chef qui commandait dans la vieille ville avait la dignité de Mi-prey (chef de la forêt). C'était un homme bon, tout simple, qui me prit pour un sorcier: il nous demandait de lui indiquer les endroits favorables pour y habiter et peut-être pour y trouver de

de l'or. Certains Cambodgiens cherchent, en effet, ce métal précieux dans l'enceinte d'Angkor-Thôm, et en découvrent sans doute quelquefois. Nous parlâmes à ce représentant de la brillante civilisation khmêr à jamais évanouie, de l'or que la rouille ne ronge point, des richesses que les voleurs ne dérobent point, de la sagesse éternelle et de la vérité chrétienne : c'était là un langage qu'il ne comprenait pas.

Puisque nous parlons de la vérité que tous les hommes devraient rechercher et aimer, disons en terminant un mot d'une erreur, peu importante sans doute, mais qu'il est cependant juste de redresser. Depuis plus de dix ans, on dit que c'est Henri Mouhot qui a découvert les ruines de Battâmbâng et d'Angkor. Cela est faux. J'ai visité ces deux provinces en 1850, comme on vient de le voir. Je rédigeai alors quelques notes que je mis en ordre à mon retour en France, en 1856. Je fis imprimer, en 1857, chez M<sup>me</sup> veuve Laguerre, à Bar-le-Duc, un petit ouvrage intitulé : *Voyage dans l'Indo-Chine*. Henri Mouhot, dans son voyage au Cambodge et aux ruines khmêrs, avait dans ses bagages un exemplaire de mon ouvrage.

Cet intrépide voyageur était un homme de mérite, qui est mort victime de son amour pour la science : c'est très-vrai. Qu'on le loue, qu'on honore sa mémoire : c'est très-bien. Mais il n'a pas découvert Angkor. Les missionnaires connaissaient les ruines khmêrs, et j'ai visité et décrit brièvement ces antiques monuments, plusieurs années avant Mouhot.....

.... *Cuique suum*....

C.-E. BOUILLEVAUX,

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE INDO-CHINOISE.

Curé de Longeville (Haute-Marne), ancien curé de Choquan (Cochinchine), ancien missionnaire apostolique dans l'Annam, au Laos, au Siam et au Cambodge.